

**ANNALES**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE**  
**DE LYON**

---

*Année 1875*

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGT-DEUXIÈME

---

**LYON**  
**H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

65, RUE DE LYON

MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

**PARIS**

**J. B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS**

19, RUE HAUTEFEUILLE

1876





DERIARD (Auguste Antoine)

Né à Givors en 1796, Mort à Lyon le 14 Novembre 1873.

NOTICE

SUR

AUGUSTE-ANTOINE DÉRIARD

PAR

M. E. MULSANT

---

Lue à la Société linnéenne de Lyon, le 11 mai 1874.

---

On ne peut voir, sans un sentiment de tristesse, disparaître pour toujours quelques-uns des membres avec lesquels nous étions unis par la confraternité de la science, et surtout quand ils avaient toutes nos sympathies.

Celui dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui mérite des regrets particuliers, car il était le dernier représentant des fondateurs de notre Société.

Auguste-Antoine Dériard était né en 1796, à Givors, où sa mère, par suite des troubles de l'époque, avait été chercher un séjour plus tranquille.

Il était le vingt-sixième et dernier enfant d'une de ces familles patriarcales dont le nombre devient plus rare chaque jour <sup>1</sup>.

Sa première éducation fut l'objet des soins de son excellente mère, et les leçons précieuses qu'elle sut déposer dans son cœur y sont restées gravées toute sa vie.

<sup>1</sup> Son père était marchand de fer sur le quai Saint-Antoine. Il avait été marié deux fois ; il avait eu seize enfants de sa première épouse, et dix de la seconde. Cette dernière était fille de M. Montigny, maître tapissier, fournisseur des échevins.

Jeune encore, il commença ses premières études classiques dans le pensionnat de l'abbé Plantier, rue du Juge-de-Paix, et il les termina au collège de Lyon.

Son éducation scolaire achevée, il se destina d'abord à la médecine, et, dans ce but, il fit deux années d'études; mais son père, âgé de quatre-vingt-quatre ans, lui ayant témoigné le désir de le voir établi, avant de quitter cette terre, pour lui complaire, il renonça à cette carrière, pour laquelle il se sentait beaucoup de goût, se présenta aux examens de pharmacien à l'école de Paris; son concours fut si brillant qu'il fut reçu pharmacien avec dispense d'âge. C'était en 1818.

La même année, il fondait, sur l'ancienne place des Jacobins, l'établissement dont la maison Lardet forme aujourd'hui la suite.

Un an après, il songea à se donner une compagne. Il recherchait surtout, dans sa future épouse, une piété solide, des goûts modestes, un caractère aimable, qualités qui ont une si grande influence sur le bonheur de la vie; il les trouva toutes réunies dans sa cousine, mademoiselle Parrayon, et il l'épousa en 1819.

Cette union a fait jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante-quatre ans, le charme de son existence.

Dériard était né avec le goût des sciences et des arts, et il les cultivait avec zèle; il se joignit avec empressement aux autres savants ou amis de la nature qui fondèrent, en 1822, la Société linnéenne.

Il s'était distingué dès sa jeunesse par son ardeur au travail et son amour pour l'étude. Il s'y livra avec tant d'entraînement, pendant les dix premières années de son hyménée, que sa santé se trouva gravement compromise. Il dut, par l'ordre de son médecin, se condamner au repos intellectuel absolu et aller respirer l'air de la campagne.

Cette inactivité, qui le força à se défaire de son commerce, dura plus d'un an, terme après lequel, revenu à la santé, il rentra à Lyon et fonda, rue Dubois, un établissement de pharmacie-droguerie transporté, plus tard, dans la rue Tupin.

Cette maison dut bientôt à son savoir et à sa probité une répu-

tation méritée, et, grâce à son activité, Dériard éleva bientôt le chiffre de ses affaires à une somme assez considérable.

Il avait l'art de se faire aimer de tout le monde, et surtout de ses élèves et employés. Il les poussait au travail, pour leur donner les moyens de se créer plus vite une position. Mais il était principalement mû par le sentiment du devoir ; il ne s'efforçait pas seulement de les rendre habiles dans leur profession, il cherchait surtout à les maintenir et à les faire avancer dans la voie du bien. Il s'ingéniait pour leur procurer des divertissements honnêtes et pour les détourner des plaisirs dangereux qui, dans les villes, offrent tant d'écueils aux jeunes gens, et il a eu la consolation de voir ses efforts couronnés de succès. Tous ont répondu à ses soins : tous sont devenus des hommes estimables. L'un d'eux, M. Mallet, est aujourd'hui attaché, dans la société des maristes, aux missions de l'Océanie, auxquelles, depuis trente ans, il consacre son zèle généreux.

En se séparant de cet élève bien-aimé, que son ardente charité poussait vers ces îles lointaines pour y porter le flambeau de la foi catholique, Dériard voulut le pourvoir d'une pharmacie complète, renouvelée presque chaque année depuis cette époque par des envois nouveaux de médicaments, en échange desquels son élève reconnaissant lui adressait des plantes, des minéraux et des coquillages.

Le commerce de Dériard aurait suffi pour occuper toute l'activité d'un homme ordinaire ; mais le négociant n'avait pu résister à ses penchants favoris, et je vous étonnerais peut-être si je vous disais vers combien de sujets s'est porté son esprit.

Amateur des plantes par goût et par devoir, puisqu'elles se rattachent à la profession qu'il exerçait, il avait fait, en botaniste instruit, un herbier remarquable ; il avait également réuni de nombreux échantillons de minéralogie et de conchyliologie.

Il a laissé le droguier peut-être le plus complet qui existait en France, et le savant directeur de l'école secondaire de médecine de notre cité, M. Glénard, s'est empressé d'en faire l'acquisition pour cet établissement.

Il a publié un ouvrage fort utile sur la synonymie des noms

pharmaceutiques anciens avec les nouveaux, et peu de personnes auraient traité cette matière aussi bien que lui<sup>1</sup>.

Il avait réuni, dans son petit musée, une assez grande quantité de médailles et un certain nombre de tableaux.

Ses goûts le portaient surtout à tout ce qui se rattache à l'histoire de notre ville. Il trouvait dans ces études les délassements les plus doux et les occupations les plus attrayantes.

Il avait, dans ce but, recueilli les jetons frappés dans notre cité depuis les temps les plus anciens, et il se proposait de faire sur ce sujet un travail historique qui eût été fort curieux ; il avait même déjà commencé à faire représenter quelques-unes de ces pièces, lorsqu'il s'aperçut de la perte d'un certain nombre de ces objets. Il renonça dès lors à son projet.

Il a laissé manuscrits vingt-quatre volumes in-4° d'une biographie lyonnaise, complète presque jusqu'à la fin de la lettre P. Je l'engageais à déposer ce travail important dans notre bibliothèque publique, où chacun aurait pu venir consulter ce recueil précieux sur la vie des Lyonnais dignes de mémoire. Il y paraissait tout disposé ; mais son fils lui ayant témoigné le désir de posséder le fruit de ses patientes recherches, il ne pouvait le lui refuser. Puisse ce fils mettre la dernière main à cet ouvrage et en faire jouir le public en le faisant imprimer !

Dériard, pour se livrer avec plus de liberté à ses goûts pour l'étude et à d'autres œuvres devenues plus chères encore à son cœur, avait quitté depuis douze ans l'établissement qu'il avait fondé ; mais il n'avait pu renoncer à l'habitude de le visiter chaque jour et d'aller s'y rendre utile pour contribuer à la prospérité de cette maison. L'égoïsme, cette plaie des sociétés en décadence, n'avait jamais pu entrer dans son âme.

Mais je ferais bien imparfaitement connaître Dériard, si je ne montrais en lui que l'ami des sciences et des arts, et même l'homme aimable et bienveillant pour tous. Le moment est venu de soule-

<sup>1</sup> *Synonymie chimique et pharmaceutique*, par Aug. Dériard. In-8°. Lyon Aimé Vingtrinier. 1866.

ver le voile sous lequel il aimait à cacher ses vertus. Presque la dernière année de sa vie a été principalement consacrée à la charité.

Il était entré dans la société des Hospitaliers en 1841, et bientôt il lui voua tout son zèle et s'y livra aux œuvres les plus pénibles qui rentrent dans le but de l'association.

En 1853, il sollicita l'autorisation de fonder une colonie chez les Petites Sœurs des Pauvres, à la Villette. Il acheta, à ses frais, la plus grande partie du matériel nécessaire, et quand la terrible inondation de 1856 renversa le local où se faisait l'œuvre et entraîna le mobilier, il voulut se charger de le renouveler.

Il n'a cessé, jusqu'à sa mort, d'être attaché à cette colonie, dont il était l'ami, et de prodiguer ses soins dans cette maison. Il fallait le voir au près des vieillards recueillis dans cet établissement ; il se faisait leur serviteur ; il les traitait avec un respect et une délicatesse que la charité seule sait inspirer. Il avait toujours pour eux des sourires et de douces paroles. Il s'efforçait de leur procurer de petites douceurs. Il avait compris la privation de ceux qui, ayant contracté l'habitude de fumer, ne pouvaient satisfaire ce besoin souvent impérieux, et, pour leur être agréable, il ramassait les bouts de cigares rejetés par des hommes peu accoutumés aux petites économies. Il les apportait tout joyeux à ses bons vieillards ; on lui faisait la cour pour en avoir. Il est facile de comprendre quelles jouissances il leur procurait.

Dans les dernières années de son existence, ayant de la peine à se baisser pour ramasser ces feuilles roulées de tabac, il avait adapté une pointe au bout de sa canne pour les recueillir avec plus de facilité. Un jour, à l'entrée d'un pont, il venait de faire une pareille trouvaille et de la mettre dans sa poche : « Vieil avare ! » lui jeta à la face un homme mal habillé, marchant à ses côtés. Dériard ne répondit rien ; ils continuèrent à cheminer côte à côte ; puis, quand ils atteignirent l'extrémité du pont, se tournant vers ce voisin peu poli, il lui souhaita honnêtement le bonsoir.

A mesure qu'il avançait en âge, son dévouement et son zèle, loin de se refroidir, semblaient prendre une activité nouvelle. Il aurait

cru ne pas faire assez, s'il n'avait usé le reste de sa vie au service de la charité.

Malgré la modicité de sa fortune, il ne pouvait résister au besoin de faire le bien ; et quand sa bourse ne lui fournissait pas les moyens de satisfaire à ses désirs, il en trouvait les ressources dans quelques sacrifices. Il se faisait tout à coup, dans sa bibliothèque ou dans son musée, un vide qui ne pouvait échapper aux regards de son entourage. C'était un livre ou un échantillon précieux dont il s'était défait pour venir en aide à quelques malheureux, et Dieu sait combien il lui en coûtait de se défaire de ces objets, à la possession desquels il attachait tant de prix et dans lesquels il trouvait tant de jouissances !

Aussi, qui pourrait dire combien il a rendu de services, procuré de positions ou de travail à des gens sans emploi ; à combien de malheureux il a trouvé une place dans nos hospices ou chez les Petites Sœurs des Pauvres ; combien il a soulagé d'infortunes, adouci de peines morales, versé de baume sur des cœurs ulcérés ; combien il a ramené dans la voie du bien de personnes qui avaient oublié le chemin du ciel ?

Il avait accepté la charge d'infirmier et celle de veilleur adjoint pour les paroisses des Brotteaux et de la Guillotière, pour y trouver une occasion nouvelle de produire des actes de dévouement.

Depuis quelque temps, il avait consenti à voir son nom reparaitre sur la liste des membres de la Société linnéenne <sup>1</sup>, dont il était l'un des fondateurs ; mais il n'avait jamais voulu venir s'asseoir à nos séances, où il n'aurait plus retrouvé aucun de ses anciens amis ; sa modestie lui faisait éviter toutes les occasions où il aurait pu en-

<sup>1</sup> Voici les noms des fondateurs de cette compagnie : MM. Balbis, directeur du Jardin des Plantes, président ; Annier ; Cap ; Champagnieux, ancien directeur de la Loterie ; Chancey ; Dériard, pharmacien ; Dupasquier (Alphonse), docteur en médecine ; Fauché, pharmacien militaire ; Filleux, architecte paysagiste ; Foudras, licencié en droit et avoué ; Grogner, professeur à l'école vétérinaire ; Lacène, maire d'Écully, amateur distingué de fleurs et de fruits, à qui l'on a dû plus tard les expositions de fleurs à Lyon ; Lortet, botaniste ; Madiot, directeur de la pépinière départementale ; de Martinel, administrateur de cette pépinière ; l'abbé Pagès, professeur de théologie ; Tabareau, officier du génie et plus tard doyen de la Faculté des sciences ; Tissier, professeur de chimie ; Vatel, professeur vétérinaire.

core briller par son savoir aux yeux du monde. Il ne vivait plus que par la charité.

La mesure de ses œuvres de dévouement allait bientôt être comble. Il commença à se sentir fatigué. Le médecin soupçonna un cancer à l'estomac, et ses prévisions avaient porté juste.

Dériard comprit toute la gravité de cette maladie, pour laquelle la science n'a point de dictame ; il se résigna, à l'avance, aux longues et douloureuses souffrances, inséparables de ce genre de tumeur ; il les supporta avec la plus admirable résignation. Au calme de sa figure, on n'aurait pu deviner les peines souvent atroces auxquelles il était en proie. Il reçut des visites sans nombre.

Le vendredi 14 novembre 1873, dans l'après-midi, la porte fut fermée pour tout le monde ; on voyait la mort arriver à grands pas. Il me fut donné, par une faveur spéciale, d'être le dernier à le voir sur son lit de douleur. Sa figure s'illumina aussitôt d'un sourire. On m'avait recommandé de ne pas le faire parler ; il serra affectueusement ses mains dans les miennes, et, levant ses yeux vers le ciel, semblait me dire que là étaient toutes ses espérances. Quelques heures après, il allait jouir, durant des jours éternels, du bonheur qu'il s'était préparé, par une vie passée tout entière à faire le bien.

Dériard était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne ; d'un tempérament sec, sa figure reflétait la douceur de son caractère, le calme et la beauté de son âme. Toujours prêt à obliger, il n'est jamais sorti de sa bouche une parole aigre ou contraire à la charité. Le travail et l'étude furent ses uniques passions, le désir d'être utile à ses semblables, son principal mobile. Avec de telles qualités, comment n'aurait-il pas eu d'amis ? L'inquiétude pressée avec laquelle on venait chaque jour s'informer de son état, durant sa maladie, et le concours dont nous avons été les témoins à l'occasion de ses obsèques le prouvent assez.

Le corps est resté exposé pendant deux jours et a attiré une affluence considérable de visiteurs ; la mort n'avait rien ôté à l'angélique expression de sa figure ; il semblait sommeiller ; il reposait, en effet, de la mort des justes.

Par une observation dont tout le monde a été frappé, le travail de désorganisation organique qui s'opère après le décès n'avait pas encore osé commencer son œuvre de destruction ; on ne respirait, auprès de ce corps privé de vie depuis soixante heures, que le parfum de ses vertus.

Le jour de ses funérailles, une longue suite de personnes de tous les rangs accompagnait ses dépouilles mortelles. Ses anciens élèves ou employés ont tenu à honneur de porter son corps jusqu'à sa dernière demeure, malgré la longueur de la distance à parcourir.

Après lui avoir donné le dernier adieu dans le champ consacré où sont déposés ses restes, les yeux ne versaient point de larmes, mais chacun se disait dans son cœur : Ah ! qu'il est doux de mourir en laissant comme lui une mémoire bénie !